



Festival MARTO !

Numéro 53 / Vélo Théâtre – Dupé – Vantusso – Trouvé & Berthoud – Cie Bêtes de Foire
Le Pladec – Genod – Novelty Ltd. – Vigroux – Festival Parallèle



CRÉATION

Breathisdancing

Alban Richard avec Erwan Keravec et Mariam Wallentin

CENTRE CHORÉGRAPHIQUE NATIONAL DE CAEN EN NORMANDIE

DIRECTION ALBAN RICHARD

ccnqn.eu

Une commande de La Pop
Le nouveau lieu des musiques mises en scène

13, 14 et 15 mars 2017
La péniche La Pop, Paris
(Quai de la Loire, 75019 Paris)

PROGRAMMATION

CARE

Mélanie Perrier
Artiste associée au CCN

27 et 28 mars 2017
CCN de Caen en Normandie

en partenariat avec le CENTQUATRE-PARIS, dans le cadre du Festival Séquence Danse

dans le cadre de *SPRING*
festival des nouvelles formes de cirque en Normandie

ÉDITO

OBJETS AIMÉS

« Tout objet aimé est le centre d'un paradis », écrivait Novalis. Avec ce 17^e festival MARTO !, du 10 au 26 mars dans les Hauts-de-Seine, les objets prennent corps, et leurs paradis sont tout sauf artificiels. Car ce sont autant des chasses au trésor scéniques pour les plus jeunes que des refuges pour nos âmes d'adultes fatigués. Et sans doute, avant tout, une jolie tentative de réenchantement du monde : le mariage entre l'homme et la chose n'est pas tenu d'être une hybridation triste. Qu'ils soient musicaux avec Benjamin Dupé ou marionnettiques avec Bérangère Vantusso, les spectacles de MARTO ! aident à construire un regard différent sur son rapport à l'autre, à l'étrangeté. Ils participent d'une collusion joyeuse entre plusieurs dimensions du réel. Ils créent les conditions de l'émerveillement. Si le théâtre d'objets propose une réconciliation avec la matière, il tend également un pont vers l'enfance. Et Nietzsche ici aussi avait tout compris : « La vraie maturité, c'est de retrouver ce sérieux avec lequel on jouait quand on était enfant. »

La rédaction

Prochain numéro le 21 mars

SOMMAIRE

FOCUS PAGES 4-5
VÉLO THÉÂTRE / UNE POIGNÉE DE GENS...
BENJAMIN DUPÉ / FANTÔME, UN LÉGER ROULEMENT...

REGARDS PAGES 6-7
BÉRANGÈRE VANTUSSO / L'INSTITUT BENJAMENTA
CAMILLE TROUVÉ & BRICE BERTHOUD / DU RÊVE
QUE FUT MA VIE
CIE BÊTES DE FOIRE / PETIT THÉÂTRE DE GESTES

CRÉATIONS PAGE 8
MAUD LE PLADEC / MOTO CROSS
YVES-NOËL GENOD / LA RECHERCHE
EXPOSITION NOVELTY LTD.

LA QUESTION PAGE 10
FRANCK VIGROUX

REPORTAGE PAGE 11
FESTIVAL PARALLÈLE

THÉÂTRE PARIS-VILLETTE

LE PETIT BAIN

6 — 23 AVRIL
DÈS 2 ANS

Johanny Bert / Théâtre de Romette

« C'est un homme qui prend son bain. Non c'est un danseur qui sculpte des nuages. »

THÉÂTRE PARIS-VILLETTE
211 avenue Jean Jaurès
75019 PARIS M^o Porte de Pantin

RÉSERVATIONS
01 40 03 72 23
www.theatre-paris-villette.fr

cent quatre
direction Jean-Louis Compaing
01 53 35 50 00
www.104.fr

14.03 >
09.04.2017

SEQUENCE DANSE

Amalia Dianor
Radhouane El Meaddeb
Jacques Gambelin /
Bastien Lefèvre
Alessandro Sciarron
Olivia Meyrou /
Martina Piles
Enmanuel Glat
Anne Teresa
De Keersmaecker /
Salva Sanchez /
Béatrice Béjot /
Sylvain Groud
Johanna Foyle /
Saido Lahlouh
Alban Richard /
Sébastien Alla Francesca
ensemble Alla Francesca
Erwan Keravec /
Mariam Wallentin
Alianor Dauchez /
Dmitri Kourjianzski

C'Le Chantier
Alexandre Fandard
Dirty Lab
Juliette Navis
La Fabrique de la Danse
Smail Kanouré /
Philippe Baudelocque

5^e édition

Envie de danser!
Performances,
rencontre et installation
Sylvain Groud /
Chorégraphique'bal
Frédéric Nauczyciel
Pop Conf' :
Pourquoi la musique
fait-elle danser?
WYNKL Training Party

MAIRIE DE PARIS

UNE POIGNÉE DE GENS... QUELQUE CHOSE QUI RESSEMBLE AU BONHEUR

MISE EN SCÈNE CHARLOT LEMOINE, TANIA CASTAING ET CATHERINE POHER / THÉÂTRE DES SOURCES (FONTENAY-AUX-ROSES), 25 MARS

« Ici, pas de texte écrit, mais des interviews, pour mettre sur scène nos visions du bonheur et du voyage. Pour créer les conditions de la rencontre, aussi. Parce que c'est peut à cet endroit là que se trouve le bonheur. »

NO PLACE NO CHAIRS

— par Emmanuel Serafini —

Est-ce parce que la compagnie dispose d'un lieu éponyme, Le Vélo Théâtre, qu'elle a choisi un moyen de locomotion pour nous transporter à travers le bonheur ? Allez savoir...

On entre dans la salle, sorte de gare aux allures étranges, pleine de marques au sol, flèches dans un sens, croix dans un autre. On nous donne notre billet. On nous place debout, parqués les uns contre les autres. Sirènes, bruits de gare, saxophone... Tania Castaing et Charlott Lemoine ont encore tout organisé pour qu'on perde nos repères, qu'on passe d'un joyeux bazar de chaises empilées où il faut trouver son numéro pour s'asseoir à une ligne derrière laquelle il faut se placer, qui sous le repère X, qui sous le repère W... On finit, mi-figue mi-raisin, par entrer dans ce train où les contrôleurs Luiz et André sont habillés à l'ancienne. Quatre séquences vont rythmer ce voyage au pays d'un bonheur simple et fraternel. Si les comédiens jouent les contrôleurs, ils sont aidés dans leur tâche par un employé

qui s'applique tantôt à faire le ménage dans la salle d'attente imaginée pour l'occasion tantôt à jouer de la musique sur scène, ce qui apporte une autre dimension à l'ensemble. Le spectateur joue un rôle crucial dans cette nouvelle création et le dispositif, prévu pour 70 personnes maximum, déstabilise et nous donne l'occasion de tous faire connaissance...



Où est le bonheur ?

Le premier événement perturbateur, comme dans tous les trains, prend les traits d'une passagère qui n'a pas de siège, son siège... dilemme... On craint le jeu des chaises musicales mais la compagnie évite ce lieu commun potache pour nous faire glisser vers une autre séquence autrement plus inattendue. S'ensuit une heure de gestes poétiques, drolatiques, bilingues – plus ou moins bien rodés encore, mais c'était une première – qui vont transporter le public dans un univers où

chaque chose sert la poésie du projet : si ce n'est pas une marguerite, c'est un lapin tout droit sorti d'« Alice au pays de merveilles ». On voyage. Assis dans un wagon fictif, on voit passer un paysage, celui qui nous plongeait dans la rêverie lorsque les trains étaient des Corail et non des TGV qui déforment vaches et maisons. On voit défiler une vie calme et paisible. Seul le fameux colis piégé rappelle une contemporanéité évoquant les attentats qui, on l'a vu, peuvent avoir lieu dans les gares, dans les trains. Finalement, dit une voix « off », « qu'est-ce que tu attends de la vie ? ». Réponse sereine et simple : « Il faut que je réfléchisse... » C'est le sujet et l'intrigue de ce spectacle : la question de savoir où est le bonheur et, même, si nous savons – saurons – le reconnaître. Les tableaux d'affichage fonctionnent en boucle, distillant des messages postdadaïstes du genre : « Nous cherchons notre liberté. » Pas faux... Au bout du compte, le bonheur c'est quoi ? L'harmonie, être heureux, l'amour ? Et de conclure : « étrangers dans ton paradis », qui rejoint la devise sartrienne : « l'enfer, c'est les autres... »

FOCUS —

FANTÔME, UN LÉGER ROULEMENT, ET SUR LA PEAU TENDUE QU'EST NOTRE TYMPAN

CONCEPTION BENJAMIN DUPÉ / THÉÂTRE DE CHÂTILLON, 10 ET 11 MARS

« Un spectacle immersif où le spectateur pénètre dans une sorte de jardin zen pour se trouver installé au cœur du son. Un voyage hors du temps inspiré du mythe d'Orphée. »

DOUX SPECTRE MUSICAL

— par Julien Avril —

Depuis « Comme je l'entends », le compositeur Benjamin Dupé élabore toujours ses créations autour de la question de la perception/réception de la musique par le public. Interroger « ce qu'on écoute » autant que « comment on l'écoute » semble être le principe dramaturgique qui fonde chaque spectacle. Dès lors, la représentation s'organise comme une expérience propre à chaque spectateur plutôt que comme un simple objet musical et scénique.

Avec « Fantôme, un léger roulement, et sur la peau tendue qu'est notre tympan », non seulement le compositeur poursuit cette démarche d'incorporation du public à la musique avec beaucoup d'habileté et de maîtrise, mais il ouvre aussi un champ poétique et visuel très puissant, faisant s'entrechoquer le mécanique et le fantastique dans un rituel envoûtant et très agréable. On pénètre dans l'espace scénique comme dans un cénacle. Jauge réduite, 50 personnes viennent s'asseoir dans un rectangle de banquettes et de coussins blancs où les jambes s'allongent comme pour inciter l'intellect à lâcher prise au profit de l'intelligence du sensible. Autour de nous, une multitude d'objets suspendus ou disposés à terre. De bois, de papier,

de sable ou de verre, ils n'évoquent volontairement rien si ce n'est eux-mêmes, ce qui a pour effet de créer un cadre rassurant, entre l'intime et le sacré, la chambre et le temple, où la parole du rêve ou de l'oracle attend sa délivrance.



La convocation du fantastique

Un bruissement d'abord. Des cônes de papier vibrent au-dessus de nos têtes, étranges cigales qui s'accordent et sonnent le rassemblement. Puis peu à peu chaque objet prend vie et lumière, prononçant sa petite phrase musicale unique : caillou glissant le long d'une rigole de bambou, eau ou sable s'écoulant dans un bocal, tôle ondulée réagissant à la friction d'une membrane... Ces instruments mécaniques dialoguent, surprenant notre regard à chaque nouvelle apparition sonore et lumineuse, et sur eux comme sur le premier étage d'une architecture complexe s'élèvent des haut-parleurs dissimulés dans le noir des boucles et des nappes synthétiques, canopée musicale qui entraîne notre écoute sur des versants plus métaphysiques et vertigineux. De variations en découvertes, le mouvement s'amplifie et monte vers un climax jouissif,

laissant place à la présence du fantôme venu lui-même nous saluer, nous dire qu'il n'y a rien à craindre, que tout n'est qu'onde et vibration. Car si la musique contemporaine est souvent perçue comme abrupte, syncopée, voire agressive, Benjamin Dupé met son honneur à la rendre enveloppante, rassurante même (ce qui n'empêche pas ce concerto pour esprit d'être parfois frappeur). C'est cette volonté d'adoucissement qui a nécessité la disparition des interprètes dont les corps, souvent en tension, pouvaient faire écran à la simplicité du ressenti du spectateur. Par ce formidable subterfuge qu'est la convocation du fantastique, le bambou et le sable flirtant avec l'imagerie japonaise dans laquelle la figure du spectre bienveillant est si présente, le compositeur parvient à faire entendre une musique extrêmement savante, moderne et raffinée dans un cadre qui rompt totalement avec la réputation austère dont elle jouit. Une fois l'esprit apaisé par cet appui de l'image comme par la caresse d'une main tendue, le corps (et ses sensations) reconnaît finalement quelque chose de très ancien et parfois enfoui en lui-même. Et l'émotion musicale qui naît de cette révélation est bouleversante et délicieuse.



« Fantôme, un léger roulement, et sur la peau tendue qu'est notre tympan » © Patrick Berger/ArtComArt

COULISSES

MÉCANIQUE DE L'ENVELOPEMENT

— par Julien Avril —

Ce qui frappe lorsqu'on entre dans la salle pour assister à la représentation du spectacle « Fantôme, un léger roulement, et sur la peau tendue qu'est notre tympan », c'est l'originalité de sa scénographie. On pénètre dans un impressionnant dispositif immersif au service de l'expérience musicale que le spectateur s'apprête à vivre. Pour mieux comprendre comment est née (et comment s'organise) cette horlogerie minutieuse, je suis allé à la rencontre du compositeur Benjamin Dupé et du scénographe Olivier Thomas.

« Mon envie de départ, confie Benjamin Dupé, était avant toute chose de mettre les auditeurs dans un autre état de corps, qu'ils assistent au concert différemment et que ce positionnement modifie leur écoute. Je souhaite développer une musique basée sur les sensations. En musique contemporaine, on sait très bien produire de la rupture, voire de l'inconfort. J'avais envie d'aller vers quelque chose de l'ordre de l'enveloppement, et ce dispositif y contribue. » À partir de là, Olivier Thomas s'est donc vu confier une double mission : trouver comment placer les gens dans cet état de disponibilité et bien sûr inventer les mécanismes qui produisent la musique : « Benjamin composait avec l'envie ou l'intuition d'un son, alors je devais trouver la meilleure solution, à la fois acoustique et visuelle, pour produire ce son sur scène. Puis, peu à peu, tout s'est organisé selon une dramaturgie très simple. On essayait toujours de faire en sorte que ces objets ne racontent rien a priori, poursuit le compositeur. Lutter contre l'autorité d'un sens qui conduirait le public à intellectualiser ce qu'il voit plutôt que de se laisser aller à ce qu'il vit. Mais tout en architecturant le tout très précisément. » Pas d'esthétique robotisante dans la

machinerie ici. On ne contemple pas une mécanique répétitive imparable. On la convoque dans ce qu'elle a d'artisanal, de « fait maison » et donc d'un peu magique, en s'émerveillant du phénomène qu'elle produit. Il faut deux jours à l'équipe technique du spectacle pour monter et effectuer tous les réglages avant de jouer. « On fait d'abord tout ensemble, poursuit Olivier Thomas, puis on prend un temps spécifique pour que chaque métier (son, lumières, scénographie) peaufine ses réglages. On commence par ce qui est en haut, on le remonte, et continue ainsi, étage par étage, pour arriver en bas. On compte vingt "familles d'instruments", avec une à cinq unités à chaque fois. Ça fait pas mal de trucs à installer. On joue toujours trois fois par jour, et il faut une heure de mise en place entre chaque concert. On avait pas mal de loupés au tout début, mais au bout de la 112e, on est rodés. Chaque série de représentations permet d'apporter de petites améliorations aux systèmes. Le dispositif musical est entièrement automatique. On appuie sur "Play" et c'est parti. Du coup, la régie, c'est plutôt une surveillance pour rectifier éventuellement la suivante. On regarde, on se dit : "Tiens, il faut un peu plus de fil ici, un peu moins de scotch là..." Mais ce dont on est persuadés aujourd'hui, avec l'expérience, c'est que les mêmes causes produisent les mêmes effets. »

« Ce qui est agréable, concluent-ils ensemble, c'est de sentir à quel point les concerts ne se ressemblent pas car la musique résonne toujours différemment selon l'heure ou le type de public. Il y a des gens qui ferment les yeux, d'autres qui sursautent. Chaque soir, chaque séance, nous, on lance le dispositif, mais c'est la salle qui joue. »

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.

NOUS NE TENTERONS PAS NON PLUS D'ALLER

1

L'INSTITUT
BENJAMENTAMISE EN SCÈNE BÉRANGÈRE VANTUSSO
THÉÂTRE JEAN ARP (CLAMART), 24-25 MARS

« Jacob von Gunten décide de quitter le cocon familial pour vivre ses propres expériences. Il aboutit à une étrange école où l'on forme les domestiques... »

Spectacle vu au Festival d'Avignon en juillet 2016

AU NOM DU FIL

— par Olivier Lecomte —

Certains spectacles produisent un effet étrange et paradoxal lorsqu'on en revisite le souvenir : il est possible d'en énumérer aisément de multiples aspects plaisants, voire franchement réussis, et pourtant le tout formé laisse un sentiment d'inabouti. « L'Institut Benjamenta » est de ceux-là. De belles images, des idées intéressantes servies par des acteurs/manipulateurs talentueux, et pourtant... Commençons par le meilleur. Le mélange des marionnettes et des comédiens se prête ici à d'abondantes métaphores plutôt joliment amenées : qui parle quand je dis « je » ? Quelle part du père, du maître, de la société, du Zeitgeist... s'exprime à travers mes lèvres et mes jugements ? L'Institut Benjamenta, tel un cloître aux règles strictes coupé du monde, ne libère-t-il pas en vidant le désir ? Ou n'est-il qu'une usine de reproduction sociale apte à cloner à l'infini des hommes sans qualité ? Marionnette sans fils et fils sans père s'entrechoquent... Bérangère Vantusso nous entraîne dans une hétérotopie plastiquement très réussie, sujets et objets s'y déploient dans une chorégraphie habilement réglée... sans que malheureusement nous nous (y) sentions transportés. Là achoppe l'entrepris : le récit, par ses limitations, trahit l'attrayant tissu visuel. Il offre de nombreuses pistes mais n'en explore aucune complètement, les personnages restent à l'état d'ébauche, les fils se perdent plutôt que de se resserrer. Alors, bien sûr, quand on a subi, la veille au soir, la logorrhée écoeurante de nombrilisme d'Angélica Liddell (cette artiste qui vomit le système en n'existant que par lui), l'Institut Benjamenta apparaît comme une oasis rafraîchissante, mais l'on aimerait juste qu'il nous emporte tout à fait.

AU SERVICE DU SERVICE

— par Pierre Fort —

« J'étais un sot tout à fait remarquable. » La voix de Robert Walser, qui fut le contemporain aimé et admiré de Kafka, est singulière. À l'Institut Benjamenta, on forme des domestiques, et le jeune Jakob von Gunten, issu d'une vieille famille de guerriers devenus « aujourd'hui grands conseillers et négociants », a décidé d'y suivre une scolarité afin d'« en finir pour de bon avec toute cette tradition d'orgueil » et d'apprendre la servitude. Deux figures vénérées dominent cet univers : le directeur (Pierre-Yves Chapalain, impeccable) et sa sœur institutrice, dont tous les élèves sont amoureux. La mise en scène de Bérangère Vantusso, avec une acuité et une sensibilité rares, restitue pleinement l'esprit du roman et son écriture insolite, sans en être la plate illustration. On ne s'ennuie jamais dans ce spectacle, à regarder avec fascination ces marionnettes presque identiques, réduites à des demi-corps, déballées de leurs grosses boîtes cartonnées, portées, animées, dédoublées par les acteurs qui leur prêtent voix. À assister, presque mi-conscient, à ce ballet silencieux et parfaitement réglé des objets. À être plongé dans cet univers à la fois réaliste et onirique, où les voix et les lumières tamisées relèvent à la fois du conte de fées et du cauchemar. Car il advient toujours quelque chose sur la scène et, dans ce climat familial et étrange, le spectateur est rendu réceptif au moindre instant. Le travail à la scénographie de Marguerite Bordat, une des premières collaboratrices de Pommerat, est impressionnant. Bientôt, un énorme nuage de soie noire, gonflé de nos terreurs nocturnes et de nos chagrins d'enfant, envahit le plateau. Assurément, un des grands moments de ce festival.

2

DU RÊVE QUE FUT MA VIE

CONCEPTION CAMILLE TROUVÉ ET BRICE BERTHOUD / ESPACE VASARELY (ANTONY), 21-22 MARS

« Sur le plateau, une femme vêtue de blanc, entourée de papier. Accompagnée d'une contrebassiste, elle parle : ses mots sont ceux de Camille Claudel, sculptrice, sœur de Paul Claudel, et compagne d'Auguste Rodin. »

RESPONDANCE

— par Emmanuel Serafini —

Il s'en est fallu de peu que la première de ces Nomade(s), scène itinérante inventée par La Garance, scène nationale de Cavaillon, ne débute à l'hôpital de Montfavet le jour même où Camille Claudel y fut internée. La désormais géniale Camille, sculptrice immortalisée pour long temps sous les traits d'Isabelle Adjani – mémorable – par le réalisateur Bruno Nuytten, est au cœur de « Du rêve que fut ma vie ». Quoi de plus émouvant que de recourir aux artifices de la marionnette pour traduire d'un fil cette vie ; et il n'y a pas que le jeu de mot mais aussi une véracité que les artistes cultivent le fait de tout transformer en un rien de temps, par un simple tiré-lâché sur une robe qui devient aussi sec une camisole de force, une traîne ou une redingote. Après avoir évoqué dans un précédent spectacle « Les Mains de Camille », toujours autour de cette Camille Claudel fascinante, emboîchée dans un XIXe siècle misogyne et puritain, Camille Trouvé et son comparse Brice Berthoud ont inventé « Du rêve que fut ma vie », un spectacle qui s'appuie sur la correspondance de Camille Claudel avec le monde, qui lui

rendait si peu son intérêt qu'on n'a pas cru bon de conserver toute sa correspondance ; fâcheux manque. Comme dans le « Journal » de Nijinski, on est troublé par la lucidité de Camille sur elle-même, sur le monde, sur les arts et les hommes. Donnée pour folle, elle dit des choses si sensées, voire prémonitoires qu'on se demande bien qui est le fou. Des premières lettres exhumées de 1889, date du fameux Salon d'Automne où elle exposera ses « Causeuses » à celles, rares et poignantes, datées des années 1940 et proches de sa mort, c'est une femme qui nous apparaît, une artiste prise par son besoin de reconnaissance dans un monde dont elle se sent exclue. Accompagné d'une contrebasse à tout faire, maniée avec dextérité par Fanny Lasfargues, le spectacle nous fait traverser, avec une grande économie de moyens, l'univers contrarié de cette sculptrice, laissant en nous un sentiment de tristesse à la pensée que le monde de l'époque n'en ait pas davantage pris soin.

SCULPTURES EN PAPIER

— par Mariane de Douhet —

L'atmosphère est caravagesque. Chez Camille Claudel, les équilibres sont instables. Interpretant l'artiste, Camille Trouvé donne corps à cette ligne floue entre elle-même et la folie. Sur scène, des jeux d'ombres chinoises font trembler sa silhouette, la redoublent, hypertrophient ses mains – ce par quoi s'expulsent les sentiments de l'artiste. Camille Claudel, « suicidée de la société » qui passera trente ans internée, n'a cessé d'écrire, à son amour et maître Rodin, à son frère bien-aimé Paul, aux marchands d'art, autant d'éléments épistolaires que le spectacle donne à entendre. La jeune femme rêve de marbre. On imagine la densité sereine du matériau comme ce qui la sauverait d'elle-même. La mise en scène a la force de ses composants élémentaires : du papier, de la lumière, les sons âpres d'une contrebasse qui mute en tambour. Camille Claudel disparaît sous le papier de ses correspondances, transforme sa camisole en robe de derviche. Artiste et victime de sa pulsion de métamorphose, elle ne cesse de créer, peu importe le matériau. Camille Trouvé renverse ses habitudes. À son tour d'être ventri-

quée, tout en offrant un supplément de force – sa présence sur scène, physique – à son héroïne vacillante. La trouvaille poétique du spectacle est le papier que Claudel caresse, déchire, transforme en masque japonisant. C'est celui qu'elle utilise pour écrire, c'est aussi le miroir de sa vulnérabilité, l'écho inversé du bronze qu'elle utilisait pour sculpter. La fragilité du papier est celle du spectacle, dont on ressort quelque peu déçu, déçu de notre déception, car les deux Camille ne nous inspirent que sympathie. On voudrait davantage de consistance, de propositions scéniques, plonger plus profondément dans l'intériorité fragmentée de l'artiste. On reste sur la frustration de ne pas assister à d'autres transformations, laissé sur le seuil de la petite assemblée des « Causeuses », alors qu'on se serait voulu immergé dans leurs murmures.

3

PETIT THÉÂTRE DE GESTES

CONCEPTION CIE BÊTES DE FOIRE - PETIT THÉÂTRE DE GESTES
ESPACE CIRQUE (ANTONY), 10-16 MARS

« Ils font tout à deux ou presque, et depuis toujours. Laurent Cabrol et Elsa de Witte présente une suite de tableaux fantomatiques : un hommage à l'artisanat d'hier, sans regret du passé. »

LE PANTIN FUNAMBULE

— par Matthieu Tricaud —

Pourquoi frissonne-t-on face à un homme sur un fil ? Jean Genet, dans « Le Funambule », parle du désir d'une chair en danger. La peur et la fascination d'une chute tellement proche, le désir de voir le surhumain, le brave-la-mort. Mais si le funambule est une marionnette ? Si son corps est en fil de fer et en carton, si son monocycle tient par un contrepoids, s'il n'a aucune chance de tomber et, après tout, ne glisse qu'à un mètre cinquante du sol ? Alors personne ne brave la mort ! Pourquoi reste-t-on hypnotisé, bouche ouverte devant le pantin funambule du Petit Théâtre de gestes ? C'est une drôle d'expérience que nous propose la compagnie Bêtes de foire. Ils sont trois sur scène, un homme, une femme et un caniche. Ils sont plutôt vilains, pas très accueillants, ils semblent s'excuser d'être sur scène, font de fausses entrées. Tout est petit, vieux, rapiécé. On ne s'élève jamais, on se rapproche du sol, seules les marionnettes voltigent et on jongle avec des chapeaux. Cependant la petitesse de leurs gestes n'empêche pas la virtuosité. C'est un vrai cirque mais c'est un cirque de grenier, le spectacle auquel auraient pu aboutir deux cousins jouant ensemble depuis trop longtemps dans les affaires de leurs grands-parents. Ce spectacle du minuscule lave nos yeux et nos oreilles habitués aux montages épileptiques et aux mélodies zimmeriennes. Finalement, peut-être que si on frissonne face au pantin funambule c'est simplement parce que ce monde du minuscule est proche de nous. Ce petit cirque cherche à s'élever, même juste un peu. Et quand le funambule de carton s'avance à la fin du numéro avec ses yeux bandés, c'est pour nous-même que nous tremblons.

RACCOMODER NOS RÊVES
DE GRANDEUR

— par Julien Avril —

Elsa De Witte et Laurent Cabrol nous accueillent dans leur chapiteau de poche comme s'ils nous ouvraient leur lieu de vie quotidienne pour le temps de la représentation. Rien n'est tout à fait théâtral, pourtant tout nous est adressé, comme un secret partagé plus qu'un spectacle. Ce qu'ils ont à transmettre, ce sont les vestiges d'un imaginaire de cirque balayé par la société de l'entertainment. Comme on ferait voler la poussière pour la voir danser dans la lumière, les deux artistes mettent au jour, sous forme de numéros désopilants ou teintés de mélancolie, ce qui fonde la grâce et la magie des arts de la piste : la gageure de l'impossible. Ici, faire revivre une émotion pure et naïve sous cette petite toile de tente, quand tout à l'extérieur est cynique. Pour cela ils tiennent chacun leur rôle : elle bricole et assemble des mécanismes qui deviennent personnages ; lui fait de son corps une arène où se questionne notre soif de spectaculaire. Se coiffer d'une multitude de chapeaux. Donner l'illusion que le mouvement d'une balle est immuable et indépendant de soi. Rafistoler ce qui tombe en lambeaux. Donner corps à la précarité de l'équilibre à l'aide du métal, jusqu'à la musique qu'il produit. Nous amener à être plus émus par la réinvention d'un tango ou d'un orchestre par des marionnettes que par le même geste effectué par des hommes. Ne plus maîtriser ce qui sort de soi ou encore avaler, avaler ce qu'un costume-cravate sans tête nous dicte d'avaler jusqu'à dire enfin « stop ». Ce beau et délicat spectacle nous incite à ralentir la course, à baisser la barre, oublier nos ambitions de croissance et raccomoder nos rêves. La seule manière belle, simple et populaire de s'élever, c'est la poésie.

DOUBLES REGARDS

IL NOUS FAUDRA CEPENDANT DÉFENDRE DES

ŒUVRES DIFFICILES. LA MISSION DU THÉÂTRE

CRÉATIONS

MOTO CROSS

CONCEPTION & CHORÉGRAPHIE MAUD LE PLADEC / LES SUBSTANCES (LYON)

« A travers ses propres écrits, des extraits de l'écrivain Vincent Thomasset et l'appui du DJ Julien Tiné, Maud Le Pladec puise aux sources de sa danse pour voir d'où peut surgir la chorégraphie contemporaine. »

— par Floriane Fumey —

Alertes contre les infrabasses et les lumières stroboscopiques avant d'entrer en salle. Moto-Cross sera un spectacle qui pulse : rythmes cardiaques et musicaux de la danseuse, du DJ et du spectateur. On pénètre dans la salle de spectacle comme on entrerait dans le hall d'une foire de motos. Au centre, un podium blanc étincelant sur lequel trône un motard en combinaison bleue complète. À l'angle du dispositif quadrifrontal, DJ Tiné, maître de la discographie, est installé sur sa plate-forme, table de mixage et micro à portée de main. Nous sommes dans une arène où un adversaire en combinaison rouge aurait tout aussi bien pu débarquer. Mais sous ses protections, Maud Le Pladec marque la cadence soutenue de mouvements d'épaules et « roule littéralement des mécaniques ». Elle fait le tour du plateau en toisant lentement le public. À l'inverse, celui-ci a la sensation d'une caméra qui tournerait autour d'elle en contre-plongée. Sentiments de puissance, de vitesse, d'euphorie et de liberté traversent alors le ring : la moto roule à une vitesse folle et la voix de Bibi Flash résonne à fond : « Ce soir on sort, on oublie nos galères, ce soir on sort, on oublie tout. » Retour à l'adolescence, à son besoin d'ivresse et de liberté, les images s'affrontent, entre confession et caricature. « Mon père m'a inscrite à la danse et a poussé mon frère à faire du motocross », commence-t-elle. Ce premier souvenir sonne comme

une tendre revanche sur le passé. On voit même en DJ Tiné la figure du père, cet ancien DJ qu'elle dit avoir initié au disco. Pourtant cette piste est vite abandonnée. Avec l'aide de Vincent Thomasset pour les textes, Maud Le Pladec a composé un étrange puzzle de danse, musique et théâtre, où les tubes de la french touch côtoient les danses urbaines. En toile de fond, la techno et l'électro arrivent en France depuis Chicago et Détroit, les raves débarquent après leur interdiction par Margaret Thatcher lors du Second Summer of Love, fameux été 1988 de la fermeture des mines, et la Guerre Froide. Or la crise, les guerres, Daft Punk comme le waacking font étrangement écho à aujourd'hui... Alors qu'en est-il ? Souvenirs dé-cousus ou mise en scène du monde de la nuit ? Improvisation ou chorégraphie ? Nostalgie du passé ou désespoir du présent ? La superposition de lumières stroboscopiques bleues puis blanches donne vie à un être de la nuit tentaculaire et phosphorescent qui se déchaine désespérément jusqu'à l'épuisement. Mais les ruptures de rythme brutales laissent une impression frustrante d'abandon de toutes les pistes amorcées. Maud Le Pladec littéralement à nu, on finit par se dire que, pour saisir le sens de tout ça, il n'y a qu'une solution : plonger avec elle tête la première dans cette brume.

En tournée les 30 et 31 mars 2017
à La Briqueterie (Vitry-sur-Seine)

LA RECHERCHE

CONCEPTION YVES-NOËL GENOD / THÉÂTRE DES BOUFFES DU NORD

« Réflexion sur la littérature, la mémoire et le temps, À la recherche du temps perdu effraie autant qu'il fascine. Yves-Noël Genod nous en livre une version ardente et poétique, au plus près du langage proustien. »

— par Ludmilla Malinovsky —

Yves-Noël Genod agite des fantômes proustiens qui peuplent curieusement le vide des murs. Il agrège, à la manière un peu grossière d'un pot-bouille, des bribes de « La Recherche ». Sa voix se tient sans cesse au bord de l'endormissement, indolente, avalant les phrases proustiennes dans un chuchotement sacrilège. Et il y a, dans ce rétrécissement et cette négligence d'une œuvre divine, un scandale qui révoque toute valeur d'invitation à la découvrir, ou tout plaisir de redécouverte. Mais Genod affiche d'entrée une promesse, qui n'est pas de nous restituer quoi que ce soit d'une extase de lecture. Il assure seulement qu'il ne nous volera pas notre temps ; et on le sent bien qui passe, en effet. Genod propose plutôt une expérience proustienne, celle du décodage, de la psycho-physiologie qui « fait signe ». Ses récitations sont brouillées par une série de syndromes indéchiffrables. Le comédien est parcouru de maniérismes improbables, poussé à des déplacements superflus, autant de symptômes équivoques qui sont autant d'énigmes un peu idiotes, « vierge et inconnaisable ». La première représentation était même, pour ainsi dire, enrichie de « péripéties sonores » : malaise, cris de fans intempestifs, va-et-vient continuel, bruit de verre s'écrasant au sol... il faut dire que la

scène des Bouffes rend toujours le public dangereusement présent. On voudrait le rappeler au respect mais, finalement, c'est mieux pour l'intrigue : chez Genod tout conspire, tout participe d'une même confusion qui peut convertir une succession d'infortunes en stratégie d'épuisement. La mise en scène n'en est que plus opérante. Les extraits de Genod sont des répliques, des sédiments de sa propre mémoire de lecteur, ses impressions fuyantes, altérées par le temps. Il joue toute une déprime de l'abandon et un engourdissement des sens qui rappellent que le temps est une lente extinction de soi, un combustible qui dérobe les ravissements les plus sûrs, déshérite des souvenirs, ou ne les rend que diminués. Cette déprime est parfois rompue, quand la voix de Genod porte, révèle ses qualités de conteur, son intelligence de la phrase, son humour, et fissure d'une sonorité riante l'abattement général. Mais cela ne dure pas assez. Il lui faudrait donc beaucoup de nuits, il est vrai, « peut-être cent, peut-être mille ». La pièce est comme l'aveu que toutes ces nuits auront découragé Genod, par avance. Si bien que très élégant dans sa soie rouge et sa fourrure, perché sur des talons argentés, il parade en héritier dépossédé, las de l'insuffisance des choses, qui semble dire « assez du monde », alors qu'il en voulait plus.

EXPOSITION

NOVELTY LTD.

— par Jean-Christophe Brianchon —

Plus qu'une exposition : un parcours initiatique au travers du réel et une leçon de politique culturelle. Car imaginez une seconde : avant d'accéder à l'espace d'exposition de La Verrière, il vous faudra traverser le long couloir central d'une luxueuse boutique Hermès. Voilà que le visiteur se transforme alors en croyant éploré, errant sur le chemin de croix parcouru par cet art mort de la trahison d'un État qui ne peut plus le soutenir. Sensation d'autant plus fascinante que l'exposition « Novelty Ltd. », présentée ici par la Fondation Hermès, n'est finalement rien d'autre que la tentative réussie de Douglas Eynon et Erwan Mahéo d'échapper à la société du spectacle. Parce que oui, sous cette sublime verrière au-dessus de laquelle trône le gris d'un ciel désapprouvateur, c'est le cri de deux artistes persuadés de la capacité des possibles de l'art à influencer la dynamique morbide de l'aujourd'hui qui résonne et fracasse les têtes des visiteurs. Rien que ça. Rien que ça et bien d'autres choses encore, tant la démarche curatoriale pensée par Guillaume Désanges en collaboration avec les plasticiens forcera les plus agnostiques des visiteurs à entrer en mystique, si ce n'est en religion. C'est avant tout la dimension déambulatoire et évolutive qui veut cela, parce qu'après la première salle, séparée de la seconde par un immense rideau d'Erwan Mahéo sur lequel sont brodés les stigmates d'une tentative d'explication de l'espace, c'est déshabillé de toute réalité que le visiteur peut entrer en poésie. Fini les bureaux, les ordinateurs et l'espace rationalisé : déshabités de toute leur force, ces artefacts d'un monde dont il apparaît qu'ils ne sont rien d'autre que la bouée de sauvetage de nos âmes terrorisées disparaissent des esprits jusqu'à permettre à chacun d'entamer un chemin vers le soi et l'origine. Vers la Vérité ? En tout cas, vers l'apaisement et l'acceptation de nos temporalités écrasées par la fin. Bienvenue alors dans ce jardin du temps, travaillé par le rêve et les matières, où le véritable réel de nos vies, pas celui des institutions et du béton, mais celui de nos esprits, se trouve poétisé jusqu'au fantastique. Assis sur un banc à regarder une bougie se consumer autour d'une grotte mère de l'onirisme et gardienne de la certitude de nos êtres, il devient possible de vivre. Vivre un instant, car il est un moment où le retour vers le vacarme de ce faux réel devient inéluctable. Égaré à nouveau au milieu de ces vitrines où rien ne reste plus de l'art que le nom de Jane Birkin accolé à un sac à 10 000 euros, une certitude alors : la nécessité d'un art au service du rêve et de la révolte.

Exposition de Douglas Eynon et Erwan Mahéo
La Verrière - Fondation d'entreprise Hermès,
(Bruxelles) jusqu'au 25 mars

THÉÂTRE
L'ÉCHANGEUR
BAGNOLET
●
COMPAGNIE PUBLIC CHÉRI

LES 23 ET 25 MARS
ENVOÛTEMENTS, SPECTACLE, PROFÉRATIONS
Conférence en action pour une chercheuse,
deux acteurs et un musicien
De Régis Hebbette et Cristina De Simone

LE 25 MARS
SITUATION / DÉTOURNEMENT
L'INTERNATIONALE SITUATIONNISTE
ET LA PERFORMANCE CONTEMPORAINE

Les universités de Paris-Nanterre, Kent et Glasgow
et les théâtres Nanterre — Amandiers
et L'ÉCHANGEUR — C^o Public chéri

DU 31 MARS AU 07 AVRIL
NON QUE ÇA VEUILLE RIEN DIRE
(BREFS ENTRETIENS
AVEC DES HOMMES HIDEUX)
David Foster Wallace | Perrine Mornay
Théâtre — Arts visuels

DU 20 AU 23 AVRIL
BEDFORD PARK - CYCLE 1
Laura Bazalgette
Théâtre

DU 02 AU 06 MAI
SI BLEUE SI BLEUE LA MER
Nis-Nomme Stockmann | Armel Veilhan
Théâtre — Musique

LE 22 MAI
LE BULLDOZER ET L'OLIVIER
Yvan Corbineau, Naïssam Jalal & Osloob
DE PIERRE ET DE THYM
Saïd Lahmar, Benoît Poulain & Julien Reboux
Théâtre — Musique — Lecture

LES 29 ET 30 MAI
LA RAGE
(ET À LA FIN NOUS SERIONS TOUS HEUREUX)
David Costé & Maïlle Faucheur
Théâtre — Danse — Performance

DU 16 AU 21 JUIN
UN ARABE DANS MON MIROIR
Riad Gahmi & Philippe Vincent
Philippe Vincent & Florence Girardon
Théâtre

DU 28 JUIN AU 03 JUILLET
FEMME SANS NOM
David Harrower | Netty Radvanyi
Théâtre — Danse

59, AV. DU GÉNÉRAL DE GAULLE 93170 BAGNOLET
01 43 62 71 20 — WWW.LECHANGEUR.ORG



SEINE-SAINT-DENIS
LE DÉPARTEMENT

Île de France



Le samedi à 19h05
Le magazine culturel présenté par Guillaume Durand
et ses correspondants francophones

À (re)voir sur tv5monde.com/300mdc

#300MDC

TV5MONDE

La chaîne culturelle francophone mondiale

INSTITUT
DU MONDE
ARABE
Enregistré à l'Institut
du monde arabe

EST PLUS HUMBLE, ENCORE QU'AUSI GÉNÉ-

LA QUESTION

QU'EST-CE QU'ON ATTEND ?

— par Franck Vigroux —

« C'est que j'attends, moi, ce sont de vraies expériences, des « trips », que j'en comprends ou pas le sens, je veux découvrir et rentrer dans des univers, dans des histoires et des idées.

L'imagination est l'un de nos biens les plus précieux. C'est à travers leur imagination que les créateurs font bouger les lignes, ça infuse. En 1922 en URSS, Eugène Zamiatine écrit dans son roman « Nous autres » qu'une grande opération se prépare. Elle consiste à supprimer un mal incurable, « l'imagination ». On en est toujours là, d'une façon ou d'une autre, et cette lutte ne cessera jamais. Il faut lutter, c'est tout.

Ce que j'attends c'est une collectivité et des responsables qui regardent le monde avec une vraie vision et un minimum de connaissance de l'histoire, « des histoires ».

J'attends aussi qu'on arrête de dire « mon public » ou « prise de risque ».

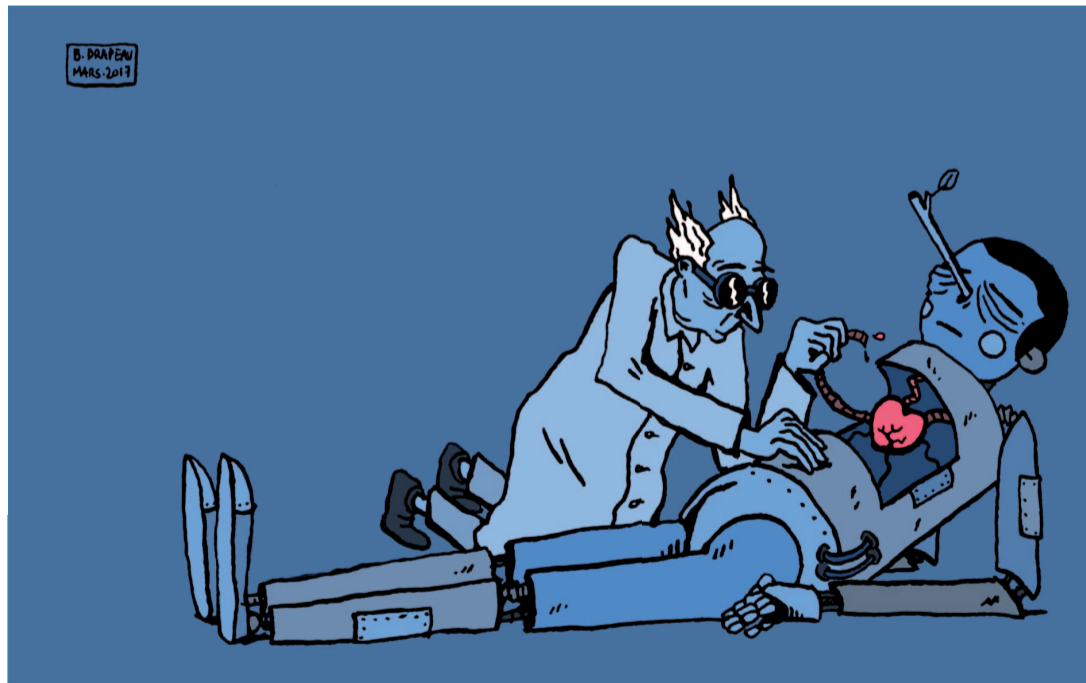
Faire confiance et être optimiste, ça marche. »

Artiste protéiforme, Franck Vigroux évolue dans un univers où se croisent les musiques contemporaines, le théâtre, la danse et les arts numériques. Guitariste de formation, il s'est peu à peu orienté vers la musique électroacoustique puis le live électronique. Producteur et performeur particulièrement actif, il se consacre également à la mise en scène de sa musique à travers des formes hybrides et transversales.

LE DESSIN

DANS LES COULISSES DU FESTIVAL MARTO,
DONNE VIE À TA MARIONNETTE...

— par Baptiste Drapeau —



I/O Gazette n°53 — 09.03.2017

La gazette des festivals — www.iogazette.fr — Gratuit, ne peut être vendu.
I/O — Mairie du 3e, 2 rue Eugène Spuller, 75003 Paris —

SIRET 81473614600014

Imprimerie Le Progrès, 93 avenue du Progrès, 69680 Chassieu

Directrice de la publication et rédactrice en chef

Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80

Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint

Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46

Rédacteur en chef adjoint Jean-Christophe Brianchon jc.brianchon@iogazette.fr

Responsable Partenariats / Publicité India Bouquereau india.bouquereau@iogazette.fr

Conception de la maquette Gala Collette

Ont contribué à ce numéro

Julien Avril, Inès Coville, Marianne de Douhet, Baptiste Drapeau (illus.), Mariane de

Douhet, Pierre Fort, Floriane Furney, Olivier Leconte, Ludmila Malinovsky, Emmanuel

Serafini, Matthieu Tricaud, Lillah Vial

Photo de couverture © Anastasia Sapon

LE FAUX CHIFFRE

12€

C'est le cours actuel du mètre de
dread en coton de Mandchourie.

L'HUMEUR

« Soit poète ou
soit paysan,
Moitié méchant,
moitié gentil,
À l'aventure,
évidemment. »

Bernard T.

MARTO, C'EST AUSSI...

LA NUIT DE LA MARIONNETTE

Cette nuit consacrée à la marionnette et au théâtre d'objet célèbre cette année sa huitième édition. Au programme : une expérience hors du commun qui vous entraînera dans tous les recoins du Théâtre Jean Arp, de la tombée du jour jusqu'au petit matin, à la découverte d'une dizaine de spectacles.

Théâtre Jean Arp (Clamart), Samedi 11 mars, de 20h à 6h

MINIATURE

Miniature est un minidrame photographique et musical, une histoire de solitude enfantine. Du théâtre de papier ou l'évocation du souvenir rejoint la poésie de l'image en noir et blanc.

Du 16 au 19 mars (lieux multiples)

RUINES

Un théâtre musical entre performance, installation éphémère et opéra-vidéo. Un œuvre totale, constituée d'objets plastiques en mouvement et de figures humaines, une exploration des ruines contemporaines où l'on retrouvera les fantômes de la ville de Détroit.

Théâtre Jean Arp (Clamart), vendredi 17 mars, 20h30

FESTIVAL PARALLÈLE 2017,
OU LA GLOSSOLALIE SAVANTE D'ARTISTES MAJEURS

REPORTAGE

— par Jean-Christophe Brianchon —

Fonder un festival, c'est donner à entendre une « lecture poétique du monde » en travaillant à la « création de souvenirs communs ». Mais c'est aussi et surtout accepter « l'accident et l'instable » pour susciter « le déplacement et de la rencontre ».

C'est en tout cas la façon dont l'envisage Lou Colombani, créatrice et directrice du festival Parallèle de Marseille, et il est impossible de lui donner tort. D'autant plus impossible qu'en parvenant à atteindre exactement le point de rencontre qu'elle décrit, elle donne à chacun la preuve de cette nécessité et, à tous, la possibilité de voir le monde. Mais comment se fait-il qu'un geste si modeste développe une telle puissance ? Parce que oui, ne venez pas chercher ici la dernière pochade de Bob Wilson à 250 000 euros la soirée : giscardien jusqu'au bout des ongles, ce festival n'est riche que des idées qu'il soutient. Des idées, des mots et des images, qui deux mois après la fin des représentations résonnent encore dans le ciel avec la justesse que seule peut revêtir la vérité quand elle est dite. Cette vérité, c'est celle de nos joies et de nos vies, bien entendu, mais aussi celle de nos pleurs et de nos échecs, que les (très) jeunes artistes invités ont su faire entendre cette

année avec une habileté pour ainsi dire incroyable. Incroyable, car ainsi que le demande Giorgio Agamben, « comment le sujet peut-il rendre compte de sa propre débâcle ? ». C'est une des problématiques les plus complexes des arts de la scène, et c'est justement celle dont les artistes présents semblent s'être emparés, jusqu'à presque parvenir à y répondre.

“

Entrevoir l'esprit du temps

Privilegé de la jeunesse, chacun des créateurs semblait comme habitué de la capacité de témoigner qui fait tellement défaut aux installés que nous sommes tous. « Le témoignage, nous dit également Agamben, est une puissance qui accède à la réalité à travers une impuissance de dire, et une impossibilité qui accède à l'existence à travers une possibilité de parler. » Si on s'y tient, c'est peu dire que le geste de ces performeurs semble alors ne faire qu'un avec le bitume dont est faite cette définition du chemin vers la possibilité du témoignage de l'aujourd'hui. Que ce soit Anne Lise Le Gac ou Marion Siéfert, chacune a fait preuve d'une capacité de monstration du réel et de ses tristesses rarement égalée chez les artistes de la scène contem-

poraine, aussi bien que Sandra Iché et la compagnie Vasistas, qui ont su s'encrenir dans la réalité politique sans jamais s'engluer dans ce qu'elle a de plus petit, de plus sale.

Ce Verbe fait chair que la scène abandonne parfois au profit du visible s'est alors incarné pleinement dans chacune des propositions pendant les quelques jours de ce festival hivernal, avec les irrégularités que se doit de receler un geste si ambitieux. Irrégularité des propositions, bien sûr, mais aussi de la qualité de l'écoute nécessaire, entre autres du fait de la fatigue émotionnelle qu'implique une telle exigence. Soudainement rendus croyants à l'écoute de la parole de ces anges que sont les artistes du festival Parallèle, les spectateurs se doivent en effet de tendre l'oreille et d'être attentifs comme rarement l'occasion leur en est donnée, et c'est une bonne chose, mais ne comprend pas qui veut la glossolalie de l'artiste qui dit le monde. C'est d'ailleurs là que réside tout l'intérêt de cet événement, qui est certainement l'une des propositions théâtrales les plus ambitieuses du moment : nous permettre, si on y regarde bien, d'entrevoir l'esprit du temps, que « personne ne comprend » (1 Co 14,2).

Festival Parallèle, Marseille, du 24 au 29 janvier 2017

CRITIQUES

GRAND MAL

MISE EN SCÈNE ANNE LISE LE GAC & ÉLIE ORTIS

C'est l'histoire de la solitude. Mais aussi de ce moment de l'Histoire de nos vies où la solitude se trouve conservée comme condition, mais dépassée comme destination. C'est donc aussi un voyage au travers de cette zone grise où nous nous trouvons alors. Une zone grise constituée de l'éternelle et triste solitude ontologique des hommes, à laquelle vient se confronter l'obligation d'une hypercommunication dont les réseaux sociaux seraient le parangon. Rien de nouveau, direz-vous, mais écoutez. Écoutez plutôt la voix mate et observez la gestuelle éthérée d'Anne Lise Le Gac. Accompagnée d'Élie Ortis, ils nous rappellent, comme ne

cesse de le répéter Gigi d'Agostino dans la chanson qui clôt le spectacle, que « la connaissance des hommes n'est pas une science exacte » et, en nous démontrant l'égarement de ceux qui s'étalent en non-sens sur YouTube, ils nous rappellent aussi qu'il n'est pas impossible de croire. Croire que demain sera mieux, et qu'aujourd'hui n'est pas pire qu'hier. Parce que, finalement, ces plateformes sur lesquelles nous nous déversons ne sont que la réminiscence du shingle d'hier dont nous parle William Lhamon, sur lequel dansaient les esclaves pour mieux défendre leur existence. Partant de là, il faut se rappeler que même ces esclaves, un jour, ont su danser à côté du shingle jusqu'à parvenir

à gagner leur liberté... Et ne pas oublier que « Grand Mal, ce n'est qu'un marché dont les esclaves sont les protagonistes ». Si nous n'oublions pas cela, et que nous acceptons que nous sommes aussi nos propres bourreaux, alors, peut-être, nous pourrions avancer. C'est en tout cas ce que viennent nous rappeler ces artistes à la grâce inoubliable. Reste qu'on aimerait les entendre plus. Plus souvent et plus longtemps. « Le plateau ne nous appartient plus », nous dit Anne Lise Le Gac aux derniers instants de son spectacle. « Mais si, il est à toi ! », serait-on tenté de lui répondre. « Il est à toi, et prends-en soin, parce que quand tu es dessus, la vie est plus belle. » **J.C.B.**

DEUX OU TROIS CHOSES QUE JE SAIS DE VOUS

MISE EN SCÈNE MARION SIÉFERT

Un plateau vide, de la fumée dans la pénombre et un micro pour accueillir la parole d'une silhouette énigmatique. Puis un écran, sur lequel sont projetés les photogrammes de nos vies, récupérés ça et là sur un Internet devenu la surface photosensible sur laquelle chacun de nous dépose un bout de son être. Alors, cette silhouette au mystère botticellien se défait des flots de la scène jusqu'à faire du public sa conquête et devenir l'archiviste de nos vies, à qui toutes ces photos sont inconsciemment adressées. Celle-là même dont nous rêvons tous, l'espace d'un instant, d'attirer l'attention. À nous maintenant d'assumer la belle tristesse de ses pa-

roles, et de tenir le regard sur cette toile peinte à l'encre de nos incapacités, car c'est bien la vie des autres que ce spectre raconte à chacun, mais c'est surtout de l'impossibilité du monde à vivre autrement qu'en se regardant le faire dont il est question. Sans moralisme passiste, car « de vous je ne sais rien », nous dit la voix. Simplement, une réalité : la mise en image permanente de nos vies n'est rien d'autre que la preuve de l'incapacité de certains à oublier, et du désir d'autres de surveiller. Par cette démonstration, l'archiviste s'avère alors deux fois brechtienne : une première fois quand elle fait de l'histoire cette « exigence générale de la pensée » (« Brecht, Marx et l'Histoire ») et

une seconde quand, par le montage des images et l'apport de ses mots, elle ne se contente pas de « rendre le réel » ; il s'agit plutôt de « rendre le réel problématique » (ibid.). C'est beau et c'est utile, tant il est nécessaire de prendre conscience de l'impasse de l'image en tant que mode de vivre, tout comme il est urgent d'appréhender à nouveau le pouvoir des mots. Ce pouvoir que l'archiviste détient manifestement quand elle fait d'eux, à travers son texte, ces soldats capables de « survivre au prochain naufrage du monde » dont parle Walter Benjamin. Reste alors à propager la parole de l'archiviste, et à l'écouter. Elle s'appelle Marion Siéfert, et elle sera à Tours du 28 au 30 avril. **J.C.B.**

REUSE: IL DOIT PLAIRE, SÉDUIRE, RÉJOUIR,

ET NOUS COUPER POUR UN TEMPS DE NOS



1 LE TEMPS

1^{ÈRE} ÉDITION

DU 18 AU
26 MARS 2017



01 30 96 99 00
www.theatresqy.org

LA RENCONTRE DES ARTS & DES SCIENCES

CONFÉRENCES ENTRÉE LIBRE SUR RÉSERVATION

LE TEMPS COMPTÉ
Par **Denis Savoie**
(astronome, Universciences)
SAM. 18 MARS • 15H

LE TEMPS CONTÉ
Par **Alexei Grinbaum**
(physicien et philosophe,
CEA Saclay)
SAM. 18 MARS • 16H30

LE TEMPS QU'ON TAIT
Par **Etienne Klein**
(physicien, CEA Saclay)
SAM. 18 MARS • 18H

UN TEMPS POUR TOUS ?
Par **Roland Lehoucq**
(astrophysicien,
CEA Saclay)
LUN. 20 MARS • 20H30

- VOYAGER DANS LE TEMPS -
**LA BIOLOGIE
ET LA THÉORIE DE
L'ÉVOLUTION**
Par **Guillaume Lecointre**
(zoologiste, Museum National
d'Histoire Naturelle)
JEU. 23 MARS • 21H

- VOYAGER DANS LE TEMPS -
LA COSMOLOGIE
Par **Jean-Philippe Uzan**
(cosmologiste, CNRS)
VEN. 24 MARS • 19H

- VOYAGER DANS LE TEMPS -
LA MÉMOIRE
Par **Francis Eustache**
(neuropsychologue,
spécialisé dans l'étude
de la mémoire humaine
et de ses troubles)
SAM. 25 MARS • 16H30

- VOYAGER DANS LE TEMPS -
**LE VOYAGE PHYSIQUE
DANS LE TEMPS**
Par **Marc Lachièze-Rey**
(astrophysicien, théoricien
et cosmologue, CNRS)
SAM. 25 MARS • 19H30

SPECTACLES

DANSE
TENIR LE TEMPS
RACHID OURAMDANE
SAM. 18 MARS • 20H30

CIRQUE
ALÉAS
CHLOÉ MOGLIA
MAR. 21 MARS • 20H30
MER. 22 MARS • 20H30

THÉÂTRE
**CORPS
DIPLOMATIQUE**
HALORY GEORGER
JEU. 23 MARS • 19H30
VEN. 24 MARS • 20H30
SAM. 25 MARS • 18H

MUSIQUE
**LA FACE CACHÉE
DE LA LUNE**
PINK FLOYD
THIERRY BALASSE
SAM. 25 MARS • 20H30
DIM. 26 MARS • 16H

CINÉMA EN PARTENARIAT AVEC UGC

- *Les Maîtres du temps*
de René Laloux
- *Bandits bandits*
de Terry Gilliam
- *Edge of tomorrow*
de Doug Liman
- *Ghost in the Shell*
de Rupert Sanders & Neil Smith
(Avant-première. Ss réserve)
- *Une brève histoire du temps*
d'Errol Morris
- ...

